Mehmet KAYA

Date de l'entretien : vendredi 11 mai 2018
Lieu de l'entretien : CLAP Sud-Ouest, Lormont 33310
Enquêteur : Hürizet Gunder

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

HÜRIZET GUNDER - ***Bonjour monsieur Mehmet, nous vous souhaitons la bienvenue et merci de répondre à notre enquête. Nous allons parler de votre vie en Turquie, de votre vie en France et de votre vie actuelle.***

Pouvez-vous nous parler de votre vie avant votre arrivée en France ?

MEHMET KAYA - J'étais au village, je m'occupais des moutons avec mes frères. Eux sont allés en Allemagne et moi je suis resté. Ensuite, il y avait une personne du village de Mikail qui faisait les demandes. Je lui ai donné 10 000 livres turques.

Donc, vous travailliez en Turquie, étiez-vous allé à l'école ?

Oui, jusqu'en primaire, cinq ans et ensuite j'ai travaillé à la ferme.

D'où venez-vous en Turquie ?

Isparta, Yalvaç village de Celeptas.

D'où vous est venue cette idée de travailler à l'étranger ?

Mes frères avant moi étaient partis en Allemagne et leurs enfants sont revenus. Mon père nous avait demandés de lui acheter un tracteur et on s'est demandé avec quoi ? Je suis allé à Yalvaç… centre-ville, on se retrouvait au café de Cinaralti, l'arbre de 100 ans, et donc l'ami d'un de mes amis y était aussi et prenait les demandes pour travailler à l'étranger (en Allemagne, en Hollande, en France). Il y avait une queue et j'ai fait la queue. Il me demandait soit un acte de propriété soit 10 000 livres turques que je n'avais pas. J'en suis sorti et je suis allé dans une alimentation générale d'un ami qui connaissait très bien le gars qui prenait les inscriptions. Il lui parla de moi en disant qu'il se portait garant de moi et que je pourrais le payer plus tard et c'est ainsi que ma demande a été faite et acceptée.

Donc, où avez-vous fait faire votre passeport ?

A Isparta.

C'était en quelle année ?

Le 20 avril 1974.

Comment s'est passée la séparation ?

J'ai eu ma visite médicale à Istanbul.

Vous viviez avec votre mère et vous aviez des enfants ?

Oui, j'en avais trois.

Vous rappelez-vous de la séparation ?

C'était très difficile, ma mère disait, « *Tes frères sont partis, ne sont pas revenus, toi aussi tu pars* ». J'étais jeune.

Vous rappelez-vous de ce que vous avez pris avec vous ?

Non, je ne m'en souviens pas.

Combien de temps êtes-vous resté à Istanbul ?

Un jour. J'y suis allé en bus, j'ai eu ma visite médicale et je suis revenue à Isparta. Il nous avait donné notre billet et de quoi manger. Ensuite, j'ai pris le train à la gare de Sirkeci, évidemment c'était pas le train d'aujourd'hui.

Combien de Turcs étiez-vous ?

Je ne me rappelle plus.

Vous arrivez à Paris le jour ou la nuit ?

C'était la nuit. Arrivé à Paris, je montrais mon papier pour aller à Angoulême le lendemain matin. J'ai attendu quatre heures à Paris pour prendre le train pour Angoulême.

Lorsque vous êtes descendu à Paris, qu'avez-vous pensé de l'architecture et tout ?

Je pensais à beaucoup de choses, c'était l'inconnu.

Avez-vous changé de gare pour prendre l'autre train ?

Non, c'était très près. Je suis arrivé à Angoulême et je ne connaissais personne. Il y avait une dame blonde qui marchait avec une photo dans les mains. Elle avait une photo de moi. Elle m'a montré la photo et j'ai dit que c'était moi. Elle m'a pris et m'a amené avec elle. Ensuite, j'ai vu son mari. Il me parlait mais je ne comprenais pas. Il était 22h, 23h. Il y avait un arménien et sur la grande porte une photo d'Atatürk. Lorsqu'il m'a vu, il m'a enlacé. Il m'a demandé ce que je voulais boire. Je lui ai dit du café turc. Il m'a dit, « *Cette nuit tu iras avec eux et demain soir on verra* ». Cet

arménien était un ami de la personne qui allait me faire travailler. A l'heure actuelle, il a cinq boutiques et il a 110 ans ! Je suis allé le voir l'année dernière et lui venait à Antalya me voir.
Le lendemain il est venu me chercher et m'a fait loger dans une chambre en haut. Il m'a amené à mon travail où il y avait que des français qui travaillaient comme des fourmis et quand j'allais aux toilettes, j'écrivais le nom des objets en français sur ma main.
Ensuite, j'ai donné des photos d'identité et j'ai reçu mon titre de séjour. Je suis resté cinq mois chez lui et il n'a pas accepté que je le paye.

Et les repas ?

Je mangeais chez lui, avec lui. On mangeait comme en Turquie et il buvait. Il a des boutiques de chaussures, de mobilier. Il a deux filles et deux garçons.

C'est très intéressant surtout en cette période de polémique sur l'Arménie. En parliez-vous ?

Oui c'est vrai, on en parlait beaucoup, il me disait que du bien de la Turquie. Il partait souvent en vacances en Turquie et me disait qu'il n'y avait pas d'autres pays que la Turquie. Si seulement il pouvait vendre pour y habiter définitivement mais il ne pouvait pas vendre.

Il n'avait pas de colère contre la Turquie ?

Non, je suis allé lui rendre visite, il a 110 ans maintenant.

Et ses enfants aussi sont proches de vous ?

Oui, eux aussi, ils ne parlent pas turc mais on est proches.

Donc, vous êtes resté chez lui pendant cinq mois et vous travailliez dans le secteur du bâtiment. Y avait-il d'autres Turcs avec vous ?

Non j'étais seul. J'ai demandé à Bernard si je pouvais faire venir d'autres travailleurs. J'ai fait venir un ami que j'avais connu au service militaire. Un originaire de Bingöl et l'autre de Canakkale, celui de Bingöl a eu six enfants dont trois sont devenus policiers et deux à Paris et notre amitié continue et l'autre est à Orléans.

C'est beau, vous vous êtes lié d'amitié avec un Arménien et un Kurde.

C'est entre nos mains, c'est en nous. L'un est à Paris et l'autre à Limoges. Celui de Limoges est originaire de Canakkale. Le mois dernier ils étaient ici.

Après cinq mois, qu'avez-vous fait ?

Donc mes amis sont venus, je suis sorti de l'entreprise pour travailler dans le même secteur à Limoges, ensuite, je suis allé à Poitiers pour travailler à Michelin. J'étais venu me promener à Bordeaux, j'y avais ma sœur, la mère de Ramazan Dirik et d'autres membres de famille et ils m'ont dit de rester de ne pas repartir à Poitiers. Du coup, le patron a mis fin à mon contrat.
J'y suis retourné pour avoir mon paiement de sortie mais ils ne me l'ont pas donné et je suis revenu à Bordeaux pour travailler dans la métallurgie.

Vous n'êtes toujours pas retourné en Turquie ?

Non. À l'époque, j'habitais chez ma sœur et j'ai rencontré Hüseyin le Kurde qui m'a dit qu'il pouvait me trouver un logement à Domofrance et en quinze, vingt jours, il m'a trouvé un logement au quatrième étage à Carriet. Je n'avais pas d'argent et l'appartement n'était pas meublé alors je suis allé dans un magasin de meubles d'occasion à Bordeaux, là où il y a l'actuel consulat et ensuite j'ai travaillé et j'ai fait ma demande de regroupement familial.

Mais vous deviez gagner de l'argent pour acheter un tracteur ?

Je n'ai pas pu alors j'ai fais venir la famille. J'y suis allé en avion. C'est la première fois que je prenais l'avion, Paris-Istanbul et Istanbul-Isparta en bus.

C'était en qu'elle année ?
En 1976

Donc, deux ans après ? Donc, vous avez amené les enfants et eux ont-ils pu s'adapter ?

Oui, à l'époque, c'était pas comme aujourd'hui, les enfants allaient à l'école à côté de notre logement. Ensuite, l'entreprise a fermé et j'en suis sorti et je suis rentré à l'entreprise Duler, à Mérignac, toujours dans le bâtiment et j'y suis resté vingt-deux ans. Je faisais des panneaux en fer, ensuite ils ont voulu nous envoyer à Nantes mais moi j'ai refusé et j'en suis sorti. J'ai essayé de travailler à Ford, mais sur nos titres de séjour il y avait écrit « maçon » donc je n'ai pas pu et ensuite je suis devenu artisan.

Donc, vous travaillez vingt-deux ans, c'est une carrière ?

Oui, bien-sûr.

Mais avez-vous pu avoir une promotion et des cours de français ?

Non, je n'ai pas eu de cours de français et je touchais à peu près 4 000 francs.

Combien y avait-il de travailleurs au travail de Mérignac ?

Nous étions cent à cent cinquante dans un chantier.

Y avait-il des Turcs ?

Elvan, Mehmet Yetis, Adem Oruc, Tekin, oui il y en avait.

Ensuite, ils ont voulu nous envoyer en déplacement, nous y sommes allés mais tous les soirs après le travail, ils buvaient. Je leur ai dit que c'était difficile pour moi. À mon retour, j'ai demandé une caravane que le patron a refusée et je n'y suis plus allé.

D'où vous est venue l'idée d'être artisan ?

Je ne trouvais pas de travail et les enfants grandissaient. Selahattin, originaire d'Afyon faisait déjà ça et il y avait du travail.

Combien de temps avez-vous été artisan ?

Seize ans, avec différents collaborateurs. Nous construisions des maisons et j'avais souvent les chantiers par un ancien collègue et je faisais aussi travailler des touristes. Un jour, il y a l'inspection du travail qui me dit, « *Tu as seize salariés et le chef du chantier avait dit huit* » et je payais le premier du mois mes ouvriers.

Vous avez aussi appris le français et les enfants ont fait des études et vous en êtes à combien de logements ?

Oui, je me débrouille. À mon troisième logement actuellement.

Et avec vos voisins ?

Oui, je m'entendais bien avec eux. Il y avait Hasan et les parents de Seref.

Et les voisins français ?

On avait une voisine dont le mari était décédé, elle s'était remariée et on s'entendait très bien. Ils sont décédés maintenant.

Vous avez eu un grave accident ici, comment ça s'est passé ?

Nous étions de service au centre culturel. Cemil m'a téléphoné en me disant que l'imam me demandait, je suis rentré mercredi ici en avion et ensuite j'ai appelé l'imam. Il m'a dit de venir tôt vendredi et j'ai dit oui.
D'ailleurs, ma femme n'était pas très bien. Donc, je me suis levé, je me suis habillé, mangé un petit peu et j'ai pris le bus n°3 pour aller à Bordeaux. Sur la route, le bus est tombé en panne. Je suis descendu et en face il y avait le café d'un ami portugais. Il m'a enlacé et je suis allé prendre un café dans son café. Donc, on est moi, mon ami et sa femme en train de boire un café sur le trottoir. Au virage, une voiture, au dire de la femme de mon ami, une voiture volée fonça sur moi au lieu de foncer sur le mur. On m'a recouvert, j'avais de l'argent turc, mes papiers d'identités turcs. Ils ont téléphoné à Ali qui travaillait à Arcachon, la veille ils étaient chez nous. Donc, on me transporte à Pellegrin, Semistan entend que j'ai eu un accident et vient me voir.
Donc Ali est venu me voir et Azime aussi mais étant en réanimation, personne ne pouvait me voir. On l'a caché un moment à mon épouse mais ensuite elle l'a su. Je suis resté six mois dans le coma, d'ailleurs les médecins par la suite m'ont dit qu'ils ne s'attendaient pas à me revoir sur pieds. Donc six mois à Pellegrin et après je n'ai pas pu travailler pendant un an et je me suis inscrit au chômage et ensuite la retraite.

Vous n'avez pas porté plainte et demandé de l'aide à un avocat ?

Non, personne ne savait et personne ne m'a dit de le faire.

Quel dommage. Vous êtes venu en France pour gagner de l'argent mais malheureusement défendre vos droits vous n'avez pas pu. Le cancer de votre épouse était avant votre accident ?

Nous nous étions inscrits pour aller à la Mecque, il y a douze ans et elle s'est sentie mal. On est allés chez le médecin et il nous a dit qu'elle avait un cancer. Il fallait l'opérer. On a continué à être inscrits pour la Mecque et j'ai envoyé un courrier aux affaires étrangères pour les informer de la situation. Ils m'ont répondu que l'on pouvait y aller quand on voulait. Grâce à Dieu, on y est allés deux ans après et elle en a guéri.

Combien de temps est elle restée à l'hôpital ?

Elle y est restée un an et demi. J'ai consulté à Ankara et on nous a dit qu'on l'avait très bien opéré.

Et ensuite, il y a eu votre accident. Vos enfants sont tous mariés ?

Oui, ils sont tous mariés. J'ai des belles-filles turques et une belle-fille française.

Et avec elle, avez-vous pu vous adapter ?

Oui, on se fréquente mais si je dois dire la vérité, elle est très loin de notre culture. Celle d'Erdal est tunisienne, elle est musulmane et elle nous reçoit comme une turque.

Ont-ils des enfants ?

Hasan Huseyin a un enfant et Erdal aussi.

Parlent-elles le turc ?

Oui, un peu. L'année dernière la femme d'Erdal est venue à Antalya. Elle m'a téléphoné. Je l'ai emmené à Konyaalti, ensuite à Isparta. Elle y est restée quinze jours. Je l'ai emmenée à Yalvac et elle a reprit l'avion à Antalya. Elle a beaucoup apprécié. D'ailleurs la veille on était chez eux. Il avait acheté de la viande, des merguez et on est allés à Libourne.

Avez-vous des regrets d'être parti de votre travail à Michelin ?

Oui, à l'époque j'ai eu beaucoup de regrets.

Il y avait aussi un Michelin ici à Bassens ?

Je sais, on a demandé mais ils ne prenaient pas à Poitiers, il y avait plus de 25 000 travailleurs dont plusieurs Turcs à l'heure actuelle.

Vous êtes toujours dans le même logement depuis ?

On est toujours à côté de la piscine « La Banane ».

En êtes-vous contents ?

Pas cette année, il y a beaucoup de saleté.

Combien de temps êtes-vous resté au chômage ?

Un an et ensuite j'ai été retraité.

Lorsque vous avez eu votre accident, vous travailliez, ne vous a-t-on pas donné une rente ?

Oui, j'en ai eu un certain temps et ensuite je n'ai rien eu. On touche à nous deux 1 300 euros.

Aviez-vous de bonnes relations avec vos collègues ?

Oui, pas de problème et comme je vous ai dit, tout est entre vos mains.

Professionnellement, avez-vous suivi des formations ?

Non, aucune. J'ai appris sur le terrain.

En quelques mots, comment vous résumeriez votre parcours d'immigration ?

Avant, c'était vraiment difficile mais maintenant avec les interprètes et tout c'est plus facile. Un jour, à Angoulême, il y a six salariés turcs et ils sont allés au magasin pour acheter des œufs. Ils ont demandé à une femme et pour demander il a accepté et d'ailleurs cette personne s'en souvient encore. Avant tout était fermé. À cette époque, on ne pouvait pas manger de viande et on ne sait pas ce que l'on a mangé car tout était fermé.

Votre femme a travaillé ?

Non, elle n'a pas travaillé mais à l'époque où j'étais artisan, je gérais aussi un café, juste à gauche de la place Bir Hakem. C'est Selahattin, originaire d'Erzincan qui le gérait. Je lui ai donné 50 000 francs et j'ai acheté. Tout était ancien. Les tables, les chaises et les murs. Moi, j'ouvrais à 9h et on m'a dit que je gagnerais plus en ouvrant plus tôt, alors j'ai ouvert plus tôt et j'ai demandé à ma femme de faire des petits pains et des simit et j'y ai travaillé pendant cinq ans. Je gagnais 35 000 francs le mois. On ne vendait pas d'alcool. Un soir, j'avais fermé à 22h et trois personnes ont frappé. Ils voulaient de la bière et moi je n'en vendais pas. Je suis allé en chercher chez le commerçant d'à côté et ils m'ont donnés 100 euros sans prendre la monnaie. Dix jours après, ils sont revenus, cette fois à quatre et je leur ai encore amené de la bière et l'un d'eux est allé aux toilettes. Là, j'ai eu des soupçons. L'un d'entre eux m'a dit, « *Tu es Mehmet Kaya* ?». Je lui ai répondu que oui. Il m'a dit qu'il était interprète policier pour les Turcs et qu'il était venu pour se promener. Il m'a dit de ne parler de lui à personne, qu'il connaissait Fikret, Hüseyin le Kurde ; Ahmet originaire d'Adana. Il m'a dit de faire attention à ce que les clients collaient sous les tables, que ce n'était pas du chewing-gum.
Par la suite, je suis allé m'acheter une voiture en Allemagne. Je suis allé à la préfecture pour faire faire les papiers. J'ai vu l'interprète et il n'a pas voulu me parler en turcs pour ne pas se faire reconnaitre. Il y aura cinq policiers comme lui.

Donc, pendant cinq ans, vous avez été gérant de ce café. Vous êtes-vous facilement adapté à la vie de gérant ? Et votre épouse ?

Je l'amenais à 4h du matin les samedis et elle y faisait le ménage jusqu'à 8h mais je ne l'avais pas déclaré. D'ailleurs, mon expert-comptable m'avait dit que j'étais bête, que j'aurai dû la déclarer.

Où est-ce que vous avez rencontré monsieur Lavil, l'expert-comptable ?

Servet Harpaci me l'avait présenté au café où se retrouvaient tous les Turcs. Oui il était vraiment très bien.

Avez-vous gardé des liens, il habite du côté de Fargues ?

Non, je pense qu'il a vendu et qu'il est du côté de Biscarosse maintenant.

C'était l'expert-comptable de tous les turcs ?

Il me disait, « *Ne me cachez rien, dites moi la vérité pour que je fasse bien mon métier* ».

Avez-vous eu des soucis avec le café des Kurdes qui était à côté du vôtre ?

Non, je n'ai eu aucun problème, ils venaient boire le café chez moi aussi.

Pourquoi avez-vous fermé ?

Je prenais de l'âge, j'ouvrais à 6h du matin et je fermais à minuit. Ali et Hasan Hussein étaient trop petits. Moi, je fatiguais et je l'ai vendu à une connaissance qui habitait à Mérignac à 80 000 francs le fonds de commerce.

Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

J'ai continué dans le bâtiment.

Oui, vous avez beaucoup d'expériences professionnelles, avez-vous eu une vie associative.

Oui, j'ai été au centre culturel. Il y avait Ismail, originaire de Bayburt. Moi j'étais vice-président.

Qui était président ?

Cen Bey originaire de Bayburt et ensuite il y eu Semistan, après Ahmet et puis Davut.

Etiez-vous l'un des fondateurs ?

Oui. Nous avons loué un endroit à Saint-Michel. A l'époque nous n'étions pas tant. Ensuite, je ne me rappelle plus mais je crois que c'était Fatih Koc qui avait dit qu'ici ça allait se vendre et nous avons acheté. On avait même pensé à diviser pour faire un café mais c'était trop petit.

Vous nous avez dit que vous faisiez travailler des touristes, les avez-vous hébergés aussi ?

Ceux qui étaient de ma famille oui. Il y eu le fils de ma sœur qui ai resté deux ans chez moi, ensuite le frère de mon épouse, lui aussi est resté deux ans. Mon logement était grand.

Vous sont-ils encore reconnaissants ?

Oh... ça, c'est fini et puis ce n'est pas la peine, j'en ai pas besoin.

Quand est-ce que vous avez été retraité ?

En 2009.

Etes-vous retraité de Turquie ?

Oui.

Mais pourquoi restez-vous en France ?

C'est mon plus gros dilemme. Mon épouse ne veut pas, il y a les enfants, les petits-enfants et puis je paye 600 euros de loyer et elle me dit, « *Si tu veux, vas-y toi* ».

Vos enfants et les petits enfants. Vous y allez souvent en Turquie ?

Oui depuis 2009, nous y restons plusieurs mois et je m'occupe de mon jardin. Je vais au village.

Vous adaptez-vous à votre famille restée en Turquie ?

Oui, je n'ai aucun problème. On s'entend très bien.

Et avec les services de santé ?

Avant c'était difficile mais maintenant c'est très bien. Il n'y a plus de queue. Je me suis fait opérer de la jambe. J'ai acheté des billets le 29 septembre, j'ai pris mes bagages et ma femme m'a dit d'acheter des poivrons pour les enfants. La voiture était garée plus loin. En marchant vers la voiture, j'ai eu la jambe qui s'est retournée. J'ai demandé de l'aide à deux femmes qui passaient, elles n'ont rien pu faire. Il y avait un couple qui passait en moto, je les ai arrêtés et leur ai dit que j'étais tombé et que je pense qu'il y avait une fracture. Donc, ils ont appelé l'ambulance, j'ai dit à l'ambulance de m'emmener à l'hôpital privé d'Isparta. Ils m'ont dit que je paierai beaucoup. Donc le médecin m'a consulté, perfusé. D'ailleurs il me disait que j'étais tombé d'une grande hauteur et je lui ai dit que je suis tombé de 50 centimètres. Le professeur est venu et m'a dit que je devais subir une chirurgie, qu'ils allaient mettre une platine de cinq milliards de livres turques. J'y suis resté un à un mois et demi et

je suis rentré chez moi. Le tout était neuf milliards de livres turques et je n'ai payé que 1 400 euros car j'avais une prise en charge.

Vous avez des douleurs ?

Non, ça va.

Combien de temps restez-vous en Turquie ?

Si j'y vais cette année, je ne reviendrai pas avant décembre.

Vous avez acheté vos billets ?

Non, on attend. Mon épouse a des problèmes de santé. Elle a un rendez-vous médical le 23.

Si vous deviez revenir en France, reviendriez-vous ?

Non, car les conditions de vie sont pareils en Turquie. La Turquie est comme l'Europe maintenant.

Qu'est-ce que le France vous a apporté ?

Nous avons sauvé la vie des enfants, nous n'aurions pas pu acheter des biens aux enfants. On serait restés au village.

Et vous, qu'avez-vous apporté à la France ?

Le travail, l'effort, nous mêmes.

Si vous regardez votre parcours, vos années de vie ici, quarante-quatre ans qu'est-ce qui vous a le plus marqué ?

On s'est beaucoup privés pour les enfants. J'étais venu avec 4 000 livres turques, pourquoi ? Pour les enfants. Tout ça s'est passé.

Vous êtes venus en France pour les enfants.

Mais nous avons perdu les enfants car leurs choix de vie ne nous conviennent pas.

Merci.